

Avant-propos

Référant étymologiquement à la représentation d'un espace clos et aux barrières (naturelles ou artificielles, concrètes ou symboliques) permettant de le délimiter, de l'isoler, de le démarquer au sein d'un ensemble de référence, la notion de *clôture* renvoie d'abord à des réalités matérielles d'ordre géographique et à la configuration spécifique d'un territoire au sein duquel s'opère une forme de cloisonnement. À travers cette image première, la notion de clôture permet aussi, par extension, d'exprimer le bornage final de tout procès (événement, discours, représentation fictionnelle,...), son achèvement, son « bouclage », de sorte que le mot peut désigner non seulement l'action même de fermeture, la construction qui la rend effective (la barrière, l'enceinte,...), l'état de celui qui la subit¹, et par figuration, l'action de mettre un terme, voire le terme lui-même.

À partir de cette définition, on voit combien la notion est susceptible de se prêter à des représentations riches et variées de « mondes clos », qu'ils soient concrets, notionnels, fictionnels, en fonction des différents degrés de métaphorisation qui alimentent l'éventail de ses emplois. La clôture est ainsi apte à susciter une réflexion sur des réalités non seulement géographiques et historiques, mais aussi sur des productions très diverses (artistiques, scientifiques, médiatiques,...), des pratiques et des comportements humains (individuels ou collectifs), et plus généralement encore, sur tout type de système fermé à *la fois* isolé et lié à un ensemble référentiel avec lequel il peut

1. Le *Trésor de la Langue Française* mentionne à ce propos l'expression « être en clôture », appliquée à celui qui est clos, enfermé. Voir à cet égard : <http://www.cnrtl.fr/definition/clôture> consulté le 21 septembre 2011.

entretenir une relation d'opposition, de contraste, mais aussi de complémentarité (on pense par exemple, au sein de la linguistique générale dont l'objet d'étude est le langage humain articulé, au système clos de la « langue », tel que le décrit Saussure, conçu comme un ensemble de normes et de paradigmes prescrivant l'usage individuel de la « parole », en tant qu'ensemble illimité des productions discursives concrètes).

Appliquée à un référent d'ordre géo-politique ou socio-historique, la notion de clôture apparaît le plus souvent comme l'une des conséquences de l'exercice d'un pouvoir dominant et répressif, tant sur l'individu que sur la collectivité qui le subit. Associée à l'enfermement des corps et des esprits, elle se manifeste par exemple par le phénomène de ghettoïsation, de marginalisation, de répression, d'incarcération, de verrouillage des oppositions et de censure des discours. La clôture est ici perçue péjorativement, dans sa dimension première, matérielle et concrète d'enfermement et/ou d'exclusion dictée par un pouvoir totalitaire qui entend imposer sa loi, sa norme, sa voix par la force ou de façon plus pernicieuse, par une emprise sur les arts et les médias (art officiel, propagande, censure, réécriture de l'Histoire...) encourageant le recours aux clichés, stéréotypes et idées reçues qui contribuent à scléroser les esprits et à promouvoir un discours dominant, générant nécessairement des mécanismes d'autocensure ou d'aliénation à des degrés divers, individuels ou collectifs, et conduisant parfois à de véritables pathologies mentales. Le fou, l'aliéné devient « étranger à lui-même », emmuré dans une construction mentale qui le coupe de toute communication réelle avec autrui et le condamne à vivre dans un « monde clos », ou difficilement pénétrable. C'est le cas de différentes formes de pathologies psychotiques sévères telles que l'autisme, la schizophrénie, la paranoïa, ou de comportements névrotiques associés à un repli du sujet sur lui-même. S'il semble évident que ces manifestations diverses de la « clôture » sont le plus souvent attachées à l'exercice du pouvoir dans des régimes totalitaires, on peut aussi plus généralement s'interroger, quel que soit le système idéologique en place dans les démocraties contemporaines mondialisées vivant à l'ère du consumérisme forcené et hyper-médiatisé, sur l'ensemble des mécanismes, des disciplines et des instruments qui, sous couvert de défendre le libre-choix des individus dans leurs achats et leurs choix de vie, contribuent à promouvoir une pensée unique, un discours politiquement correct, qui

stigmatise et récuse tout écart à la norme et qui contribue au formatage généralisé des esprits.

Cette première conception de la clôture invite essentiellement à considérer l'enfermement des corps, des esprits et des discours en tant que limitation, privation, castration dans les cultures ibériques et ibéro-américaines, en dégageant cependant le plus souvent des formes de résistance adoptées par les individus ou les groupes affectés par elle pour la contourner, la dénoncer ou la briser – à travers le recours à la fiction, notamment.

La citation malicieuse de Colette qui suit nous ouvre la voie – si l'on peut dire – à une conception radicalement opposée de la clôture qui n'apparaît plus dans ses dimensions répressives et pathologiques – les plus fréquemment étudiées et dénoncées –, mais en tant que lieu-refuge, source d'apaisement et de protection de l'individu : « Inhospitalier de nature, le Français soigne d'une manière défensive ses abords immédiats, s'entoure d'églantier, d'épine noire et de genévrier ; il barbèle au besoin son jardin, et sa première débauche d'imagination est pour la clôture. »²

La clôture est ainsi valorisée, allant parfois jusqu'à référer à un espace ou un acte sanctuarisé (sanctuarisation d'un territoire, d'un groupe, d'un rituel, d'un discours, d'un code,...). L'univers clos (le cloître, l'intimité du foyer, la caverne,...) est alors un territoire choisi, fantasmé, parfois même scrupuleusement construit, et conçu comme un espace rassurant, épanouissant (la chambre noire du photographe, le cabinet d'écriture,...), protecteur et/ou défensif – par nature ou non – pour l'individu ou le groupe contre d'éventuelles agressions extérieures (on pense à l'image évocatrice du château fort, de la forteresse, de la citadelle, mais aussi de l'espace insulaire, géographiquement difficile d'accès, du refuge montagnard, voire aux étendues désertiques qui concrétisent l'image oxymorique d'un monde clos qui semble pourtant s'étendre à l'infini). Dans certains cas, ce « monde clos » n'est pas nécessairement habité par le sujet mais est institué par lui comme un espace préservé, tenu secret, qu'il lui appartient de protéger, et qui ne sera accessible qu'à l'initié qui saura en trouver la voie d'accès ou la formule magique (le cœur du labyrinthe, la caverne d'Ali Baba, la forêt enchantée du château

2. Colette, « Flore et Pomone », in *Gigi*, Paris, Livre de Poche, 2004, p. 181.

de la Belle au Bois Dormant, mais aussi celle de l'Inconscient dans la cure psychanalytique,...), le moment venu.

On passe alors de la limite qui exclut à celle qui possède une fonction structurante, voire refondatrice, et de la réclusion subie à l'appartenance revendiquée à un espace privilégié, un groupe sélectif (création de clubs fermés, sociétés secrètes et autres « mondes clos » à l'intérieur desquels il est difficile de pénétrer et de s'intégrer et dont le rôle social et les incidences idéologiques peuvent être dans certains cas essentiels).

Dès l'analyse initiale de Nadine Ly « *En los claustros de l'alma...* » ou de l'expansion infinie de la clôture »³, on discerne que clôture et monde clos, thématique des œuvres retenues par elle, sont paradoxalement les points névralgiques d'une expansion infinie des significations par le biais du « faire » de l'écriture. À l'ouverture de cette première partie du livre intitulée « Clôtures lexicales et textuelles », nous avons souhaité laisser entrevoir ce fructueux paradoxe qui régit les œuvres poétiques et romanesques. Les autres études regroupées dans cette première partie (« Des lieux de l'enfermement à une poétique de l'isolement chez Cervantès » d'Isabelle Rouane Soupault ; « Partitions, re-partitions et forclusion spatiales dans *Dolores – 1869 –* de Soledad Acosta de Samper » de Philippe Colin ; « Figures de l'enfermement et relecture de l'Histoire dans *Moi, le Suprême* d'Augusto Roa Bastos » d'Antoine Ventura ; « Le roman de la génération X : discours ouvert sur un monde clos » de Magali Vion ; « Le motif du mur dans l'œuvre poétique de Luis Cernuda » de Nuria Rodríguez Lázaro) balayent, à travers le prisme de la clôture et de l'enfermement, des œuvres majeures de la littérature espagnole et hispano-américaine ou des phénomènes particuliers d'écriture comme la Génération dite X ou encore des œuvres méconnues et qu'il convenait de revisiter dans cette perspective comme *Dolores* de Soledad Acosta de Samper.

La clôture et les limites qu'elle impose apparaissent ainsi comme un puissant moteur de création. En effet, que la séparation qu'elle instaure résulte d'un processus involontaire, spontané, dicté par la nature (l'isolement dû à des circonstances extérieures), qu'elle soit imposée par la force ou la puissance d'une autorité supérieure (un régime dictatorial), ou encore

3. Le lecteur retrouvera, à la fin de ce volume collectif, les résumés en français et en espagnol de chacune des analyses qui le composent.

délibérément choisie et revendiquée (un motif poétique), elle conduit à un questionnement sur l'instance et les mobiles qui l'ont motivée, sur son mode de fonctionnement.

Dans un deuxième temps, on a voulu explorer, dans la partie intitulée « Étanchéité *vs* porosité des frontières », la dynamique à l'œuvre entre la clôture et l'ouverture, déjà annoncée dans l'article de Nadine Ly par lequel débute cet ouvrage. En entrant de plain-pied dans l'étude de cette dynamique, il nous est apparu que les discours littéraires et les analyses qu'ils suscitent (« Le roman : champ clos *vs* « œuvre ouverte » d'Elvire Gomez-Vidal Bernard, ou encore celle de Lise Demeyer, « Le passage de la frontière entre le Mexique et les États-Unis dans la littérature mexicaine contemporaine »), le cas passionnant de la traduction et de l'auto-traduction (« La traduction littéraire et l'auto-traduction : des mondes clos ? » de Nayrouz Zaitouni-Chapin), ne pouvaient être qu'enrichis par l'intégration d'autres pratiques et d'autres discours et par leur mise en vis-à-vis. Le discours journalistique (« *Semanario de La Bella Limeña -1872-: ¿espacio de libertad o encierro para la mujer peruana del siglo XIX?* » de Mónica Cárdenas), le discours judiciaire (« *La frontera en el Buenos Aires de la primera mitad del siglo XIX, un caso de clausura permeable* » de Diego Jarak), l'argumentation (« *La objeción de conciencia contra la encerrona jurídica, el caso del padre Javier Giraldo* » de James Cortés Tique), en prise directe avec une réalité qui a provoqué leur émergence, prétendent agir de manière immédiate sur celle-ci. Il s'avère alors que la notion de clôture et les pratiques de l'enfermement sont constitutivement solidaires de leur propre remise en question. Elles engendrent donc des effets et des réactions qui à leur tour génèrent des tactiques, des manœuvres et des mécanismes propres à les contourner, les transgresser, les annuler, les interroger, les exploiter, voire les sublimer.

Dans le prolongement de cette réflexion, la troisième partie « Ambivalences et renversements » est consacrée aux ambiguïtés de la clôture, aux contradictions dont elle est porteuse, à ses diverses facettes qui peuvent aller de l'expression de l'intimité et de ses labyrinthes (« *La intimidad como clausura* » de Celia Fernández Prieto), à des renversements et des transgressions au sein même de l'espace enfermant (« Sous le signe d'Astérion ; une étude de *La fábula de José* d'Eliseo Alberto » de Marie-Caroline Leroux ; « La chute de la clôture du Jardin d'Éden ou la reconquête du Paradis selon Diego

Rivera » de Marie-Pierre Ramouche). L'île est bien évidemment l'espace réel ou métaphorique privilégié de cette problématique de la clôture puisqu'il offre l'image d'un microcosme, sanctuaire dans lequel il est loisible de se réfugier, sa circularité pouvant être simultanément celle des textes qu'elle inspire (« Clôture et « îléité » dans l'imaginaire littéraire portugais » d'Ana Maria Binet). L'étude de Michaëla Sviezeny Grevin, « D'Île en îles : représentations ambivalentes de l'espace insulaire dans la nouvelle cubaine actuelle » se penche sur la fragmentation spatiale, l'atomisation de l'Île en îles, en îlots, qui sont autant de lieux de réclusion dans un espace lui-même voué par sa nature à l'insularité et à l'isolement. Enfin, dans « *La matriz del encierro en la narrativa de Ricardo Piglia* », Cecilia González met en évidence la matrice des œuvres de Piglia qui se décline en un éventail de lieux clos d'où, néanmoins, les récits des personnages défient d'autres fictions, celles du Pouvoir.

Dans une courbe ascendante, la dernière partie de cet ouvrage « Contournements et dépassements », s'attache à rendre compte de l'affrontement ouvert ou feutré qui s'engage entre l'ordre établi, entre les carcans de la norme et le désir d'ouverture et de rupture qui se confond fréquemment avec une aspiration à la liberté. Le cas le plus frappant de cette lutte est sans doute l'ardente défense du droit de circuler, la haute spiritualité, qui surgissent dans des organisations religieuses féminines que le pouvoir ecclésiastique prétend réduire à la clôture et au silence (« Clôtures et transgressions chez les *beatas* et les *emparedadas* de Castille au xv^e et au xvi^e siècles. Modalités et enjeux d'une lutte religieuse » de Laurey Braguier Gouverneur). Ce combat peut prendre, en d'autres lieux, en d'autres temps, les allures d'un contournement de la censure par le moyen de l'humour graphique (« Imaginaire de la clôture dans la revue humoristique *Hermano Lobo* » de Marina Lopata) dans l'Espagne de la dictature franquiste ou grâce à ce théâtre de tréteaux, les « *murgas* », qui, dans les années soixante-dix en Uruguay, déverrouillent, de manière éphémère sans doute, l'expression des aspirations et des indignations populaires (« Discours masqué à visage découvert : le contournement de la censure » de Dorothee Chouitem). Il peut aussi se manifester sous les espèces d'une revendication de la mémoire (« La bande dessinée de témoignage sur la Guerre Civile en Espagne et ses prolongements : de l'enfermement traumatique à la construction de l'événement » d'Isabelle Touton) qui ouvre une brèche dans l'oubli grâce à la représentation même de l'enfermement.

À travers l'étude du premier roman écrit en aragonais standardisé, *Astí en do laire sofla ta sobater as fuellas de os árbols* (« *Una fábula posmoderna en aragonés* »), l'examen du parcours et de l'œuvre du peintre cubain rastafari Lester Mc Collin Springer (« Culture rastafari à Cuba. Autocensure et rédemption : le cas de Lester Mc Collin Springer »), l'analyse de l'émergence des Sociétés régionales à Cuba (« Les Sociétés régionales à Cuba : les paradoxes de la clôture culturelle »), Joël Miró, María Elena Orozco-Lamore et Mélanie Moreau se penchent sur les stratégies déployées par des cultures minoritaires ou marginales pour affirmer à la fois leur identité, la préserver, et nouer simultanément ou successivement des liens avec le monde extérieur. Car sans doute faut-il envisager que la définition et l'affirmation d'une identité, qui passent par une forme de clôture, sont la condition préalable et nécessaire aux échanges ultérieurs avec d'autres cultures et d'autres valeurs.

Ainsi, la clôture en tant que « bornage » matériel évoque nécessairement le cadre, le dispositif de clôture, la norme (normes sociales et politiques, normes académiques, règles grammaticales, système métrique, structures littéraires codifiées, rituel de clôture d'un événement, ...). Si elle est *a priori* perçue comme un carcan générateur de frustration, bridant la liberté de l'individu et de la collectivité (« formatage » et « standardisation » de la pensée), elle invite surtout à la prise en compte des stratégies sociales, discursives et artistiques de détournement, de contournement, de dépassement voire de sublimation des contraintes et des interdits. La norme n'est, en effet, pas nécessairement castratrice lorsqu'elle devient cadre rassurant, structure incitative, modèle stimulant, canevas. Son pouvoir instituant et son rôle dans la création méritent alors d'être pris en compte, comme en témoignent les stratégies que développent la littérature, le théâtre, le cinéma, la peinture et les arts graphiques à travers l'ensemble des jeux qu'ils déploient autour des limites et des frontières : effets de soulignement des seuils, encadrements, enchâssements, mises en abyme, débordement ou absence du cadre, jeux qui vont parfois jusqu'au vertige.

De même, dans le domaine du social, du politique, du culturel, la clôture, multiforme, qu'elle soit la conséquence et l'appareillage indispensable d'un régime autoritaire ou qu'elle apparaisse comme nécessité transitoire afin d'asseoir une identité, donne lieu à diverses formes d'expression qui sont

autant de stratégies de compromis ou de lutte, visant à favoriser son éclatement ou à permettre la circulation harmonieuse des personnes et des idées.

Ce livre, conçu comme un voyage à travers le temps et les espaces ibériques et ibéro-américains, s'emploie donc à cerner une dialectique majeure régissant les groupes sociaux, le politique et les créations artistiques et culturelles : celle qui se noue entre la clôture et son cortège de contraintes subies ou consenties et la tentation inéluctable de rompre les barrières ainsi érigées, de briser les carcans ou encore – et sans doute seront-ce les textes poétiques et romanesques qui auront le dernier mot – la féconde alliance qui s'instaure entre la clôture et les expansions et prolongements infinis qu'elle ne cesse d'engendrer...

Dominique BRETON, Elvire GOMEZ-VIDAL BERNARD,
Centre de Recherche EA 3656 – AMERIBER
septembre 2011